

Michel Banniard  
Professeur  
Université de Toulouse-II

COLLOQUE :  
HOMMES ET SOCIÉTÉS DANS L'EUROPE DE L'AN MIL (CONQUES, MAI 2000)

CONTRIBUTION :  
PARLER EN L'AN MIL : LA COMMUNICATION ENTRE INSULARISME ET FLEXIBILITÉ  
LANGAGIERS.

PLAN :

1. Entre protoroman et roman archaïque.
2. Images et réalité de la romanophonie.
3. Théorie de la communication horizontale.
4. Nuancier vertical.
5. Parole diffractée.

Abréviations/ Chronologie/ Terminologie.

## 1] ENTRE PROTOROMAN ET ROMAN ARCHAÏQUE

Parler en l'An Mil en Occident relève d'une situation sociolinguistique particulière parce que la parole vivante se trouve dans les territoires tant romanophones<sup>1</sup> que germanophones<sup>2</sup> dans une phase de mutation entre des stades d'émergences des nouvelles langues et des stades de structuration précoce. Du côté des langues issues du latin, cette parole millénaire contraint les locuteurs à de nouvelles conditions de communication, différentes de celles qui ont longtemps prévalu jusque, disons, deux siècles auparavant<sup>3</sup>.

L' An Mil se place en effet comme une ligne temporelle entre un "juste avant" et un "juste après" dans les pays germaniques. Le très vieil anglais et le très vieil haut allemand ont engagé leur séparation langagière, mettant fin à l'existence d'une conscience commune saxonne illustrée en particulier par Boniface<sup>4</sup>. C'est également une date limite avant l'accélération de la

---

<sup>1</sup>. Il est évident que je ne puis que me borner à donner aux historiens quelques références à des ouvrages d'ensemble qui eux-même renvoient aux bibliographies requises. Pour les aspects romans, on peut se reporter au cadre général tracé dans P. BEC, *Manuel pratique de philologie romane*, t. 1, Paris, 1970 et t. 2, Paris, 1971 ; L. RENZI, G. SALVI, *Nuova introduzione alla filologia romanza*, Bologne, 1994 ; R. POSNER, *The romance languages*, Cambridge, 1996. Pour la place intelligente qu'il accorde au latin parlé tardif (qu'il appelle selon la terminologie de son temps "bas latin"), on gardera de l'intérêt pour l'ouvrage ancien d'E. BOURCIEZ, *Eléments de linguistique moderne (4<sup>e</sup> éd.)*, Paris, 1946. J'ai personnellement tiré un bénéfice tout particulier pour la modélisation de situations sociolinguistiques complexes des livres de V. ALONSO ZAMORA, *Dialectologia espanola*, Madrid, 1989 et L. PENARROJA TORREJON, *El mozarabe de Valencia*, Madrid, 1990.

<sup>2</sup>. Pour les aspects germaniques, on dispose d'une rapide synthèse de C. EDWARDS, *German vernacular Literature : a Survey*, in R. MCKITTERICK (éd.), *Carolingian culture, Emulation and Innovation*, Cambridge, 1994, p. 143-170. Les ouvrages de référence sont J. HEINZLE (dir.), *Geschichte der deutschen Literatur*, t. 1, *Von den Anfängen zum hohen Mittelalter*, vol. 1, *Die Anfänge: Versuche volkssprachiger Schriftlichkeit im frühen Mittelalter (ca 700-1050)*, Francfort, 1988 ; W. HAUG, *Vernacular Literary Theory in the Middle Ages, The German Tradition, 800-1300, in its European Context*, Cambridge, 1997. La langue et les premiers textes sont commodément étudiés par F. MOSSÉ, *Manuel de l'allemand du Moyen Age*, Paris, 1941 & *Manuel de l'anglais du Moyen Age*, t. 1, *Vieil-anglais*, Paris, 1945.

<sup>3</sup>. Ces remarques rapides s'appuient sur des travaux de sociolinguistique rétrospective menés depuis une trentaine d'années par un groupe européen de recherches, dont voici les principales références : M. BANNIARD, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle en Occident Latin*, Paris, 1992 ; M. RICHTER, *Kommunikationsprobleme im lateinischen Mittelalter*, in *Historische Zeitschrift*, t. 222, 1976, p. 43-80 ; M. VAN UYTFANGHE, *Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français*, in *Romanica Gandensia*, t. 16, 1976, p. 5-89 ; ID., *La Bible et l'instruction des laïcs à l'époque mérovingienne : des témoignages textuels à une approche langagière de la question*, in *Sacris erudiri*, t. 34, 1994, p. 67-123 ; R. WRIGHT, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, 1982 ; ID. (éd.), *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages*, Londres/ New-York, 1991.

<sup>4</sup>. Son rôle langagier a été étudié par M. BANNIARD, *Credo et langage : les missions de saint*

divergence entre parole insulaire et parole continentale qu'apportera la révolution langagière normande<sup>5</sup>. Enfin, les premiers préludes à une littérature germanique ont déjà été joués, avec, chez les Angles, après le poème de Beowulf<sup>6</sup>, l'élaboration intellectualisée de la langue anglaise par Alfred le Grand et, chez les Francs, de la langue allemande par Otfrid de Wissemburg<sup>7</sup>.

Dans les pays latins, la période 850-1050 constitue également une zone d'entre-deux entre le protoroman et le roman archaïque. Les différentes langues générées par la métamorphose finale du LPT2 se sont cristallisées au VIII<sup>e</sup> siècle, sous la forme des stades initiaux du protofrançais, protooccitan, protoitalien, etc... A ce stade émergeant succède un état de langue très archaïque accompagné d'un lent dégageant d'une écriture spécifique (*scripta*) qui s'efforce de donner une représentation moins latinisée de la parole. Et puis, lorsque cette parole achève de s'autoorganiser en une première structure d'équilibre (AFC, AOC), les premiers monuments littéraires apparaissent à la surface des manuscrits<sup>8</sup>.

C'est dans ce contexte langagier d'entre-temps et d'inter-strates que se place la question du fonctionnement de la parole vive du X<sup>e</sup> siècle. En termes sociolinguistiques on dirait : "qui parlait quoi à l'intention de qui qui comprenait quoi...". Dans le cadre de ce colloque, je tâcherai de situer le statut communicationnel de la langue naturelle<sup>9</sup> en Gaule du Sud, et spécialement à

---

*Boniface*, in A. DIERKENS (éd.), *Voyages et voyageurs à Byzance et en Occident du VI<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle*, Colloque de Bruxelles (1994), Liège, 2000, p. 165-187 et par R. WRIGHT, *Latino e Romanzo: Bonifazio e il Papa Gregorio II*, in J. HERMAN, A. MARINETTI (éd.), *La preistoria dell'italiano*, Tubingen, 2000, p. 209-229.

<sup>5</sup>. Sur la naissance de cet anglo-normand et sur les clivages sociolinguistiques qui s'ensuivirent, AM KRISTOL, *La prononciation du français en Angleterre au XV<sup>e</sup> siècle*, in J. CERQUIGLINI-TOULET, O. COLLET (éd.), *Mélanges M. Burger*, Genève, 1994, p. 67-87 ; M. RICHTER, *Sprache und Gesellschaft im Mittelalter. Untersuchungen zur mündlichen Kommunikation in England von der Mitte der elften bis zum Beginn der 14 Jht*, Stuttgart, 1979.

<sup>6</sup>. On dispose désormais de la grande édition procurée par A. CRÉPIN, *Beowulf*, 2 vol., Paris, 19XX.

<sup>7</sup>. Ce traducteur brillamment intelligent qui a su élaborer les prodromes d'une grammaire germanique et tenter une théorie de la traduction latin/ germanique a fait l'objet d'analyses éclairantes par W. HAUG, *Vernacular Literary Theory in the Middle Ages*, p. 25 sqq.

<sup>8</sup>. Outre les références fondamentales données *supra*, on dispose d'études et d'ouvrages commodes comme M. DELBOUILLE, *La formation des langues littéraires et les premiers textes*, in *Grundriss der Romanischen Literaturen des Mittelalters*, t. 1, Heidelberg, 1972, p. 560-584 et 604-622 ; M. SELIG, B. FRANK, J. HARTMANN (éd.), *Le passage à l'écrit des langues romanes*, Tubingen, 1993 ; J. HERMAN, (éd.), *La transizione dal latino alle lingue romanze*, Tubingen, 1998 ; R. WRIGHT, *Translation between Latin and Romance in the Early Middle Ages*, in J. BEER (éd.), *Translation. Theory and Practice in the Middle Ages*, Western Michigan University, Kalamazoo, 1997, p. 7-31.

<sup>9</sup>. Par principe, je préfère éviter désormais de dire "langue vulgaire", malgré l'usage établi. Cette dénomination reprend en fait la terminologie des grammairiens et des rhéteurs de l'Antiquité et du Moyen Age, avec toutes les connotations qui lui sont associées, surtout en

Conques, puisqu'ici il y a mille ans un intellectuel angevin, latinophone et francophone, s'est affronté à une communauté formée d'une minorité de latinophones (clercs, moines, lettrés) et d'une majorité d'occitanophones (laïcs, pauvres, illettrés).

## 2] IMAGES ET REALITES DE LA PAROLE ROMANOPHONE

Une telle problématique ne peut reposer que sur deux disciplines : purement linguistique, l'étude rétrospective des divergences entre les parlers d'oc et les parlers d'oïl en cette période ; métalinguistique, l'étude également rétrospective de la manière dont les intellectuels contemporains ressentaient et négociaient les échanges entre la langue des lettrés et les langues des illettrés. Dans la perspective métalinguistique, je m'appuierai d'abord sur les conclusions fermes qu'ont bâties depuis trente ans les enquêtes de sociolinguistique diachronique. Les premiers constats ont établi que les intellectuels du passé tardoantique et altimédiéval ont nommé la parole quotidienne à l'occasion de tel ou tel travail, soit de façon volontaire, soit collatéralement<sup>10</sup>. Toutes les indications, en provenance de tous les pays romanophones conduisent à trois conclusions :

1] Les *litterati* sont conscients du milieu oral dans lequel ils baignent et sont, contrairement à des préjugés tenaces de la part de linguistes modernes quelque peu imbus de leur supériorité scientifique, très capables de discerner sa réalité, ses contours, ses problèmes<sup>11</sup>.

---

français. Elle entretient une confusion épistémologique en ce sens que si les langues dites "vulgaires" du Moyen Age étaient réellement distinctes du latin, il n'y avait aucun clivage de ce type dans l'Antiquité classique et tardive. Cet effet rétroactif et donc les inconvénients de cette terminologie sont visibles chez Dante, qui croit à la distinction latin (*grammatica*)/ italien (*volgare*) dès l'Empire. La terminologie moderne pour être scientifique doit se détacher d'une tradition si ambiguë et si péjorative.

<sup>10</sup>. Ces questions de désignation ont fait l'objet de l'étude ancienne, mais exhaustive, de H. KOLL, *Lingua latina, lingua romanica und die Bezeichnungen für die romanischen Vulgärsprachen*, in *Estudis romànics*, t. 6, 1957-58, p. 95-164. Elle a été complétée plus récemment par B. MULLER, *Zum Fortleben von Latinu und seinen Verwandten in der Romania*, in *ZRPh*, t. 79, 1983, p. 38-73. Les interprétations proposées par ces deux travaux - et par leurs parallèles - ont été renouvelées par les méthodes de la sociolinguistique diachronique.

<sup>11</sup>. L'essentiel de la bibliographie et de la problématique de cette question est traité dans les travaux de sociolinguistique diachronique déjà cités. Pour des points particuliers : M. BANNIARD, *Latin tardif et latin mérovingien : communication et modèles langagiers*, in *REL*, t. 73, p. 213-230 & *Latin tardif et langue d'oc : de quelques témoignages sociolinguistiques*, in JC FAUCON (éd.), *Actes du colloque Languedoc et langue d'oc*, Toulouse, 1996, p. 33-46 ; T. JANSON, *Language change and metalinguistic change : Latin to Romance and other cases*, in R. WRIGHT, éd., *Latin and the romance languages*, p. 19-28 ; M. VAN UYTFANGHE, *Les expressions du type quod vulgo vocant dans les textes latins antérieurs au concile de Tours et aux serments de Strasbourg : témoignages lexicologiques et sociolinguistiques de la 'langue*

2] Ils nomment la langue parlée commune : *romana lingua rustica* / IX<sup>e</sup> s., France/ "le latin des illettrés"<sup>12</sup> ; *vernula lingua* / IX<sup>e</sup> s./ Espagne/ "langue domestique"<sup>13</sup> ; *usus vulgaris linguae* / X<sup>e</sup> s., Italie, "la langue usuelle des illettrés"<sup>14</sup>... Ainsi désignent-ils le stade archaïque de leurs langues maternelles.

3] D'autres indications complémentaires positionnent clairement cette langue à la fois en diachronie et en synchronie : elle est une variante moderne et incorrecte du latin normé du passé. Les intellectuels prennent ainsi acte de l'identité et de la différence entre leur modèle idéal et la réalité. L'oralité de leur temps est à leurs propres oreilles une image déformée du latin<sup>15</sup>.

Cette représentation est loin d'être absurde du strict point de vue linguistique. En effet, même une fois distancées de la langue mère<sup>16</sup>, les langues romanes en gardent une partie encore considérable. Sans broser un bilan exhaustif (ce serait effectivement épuisant), je signale d'abord en passant quelques points forts : le lexique est massivement latin (en prenant le terme au sens large) ; la manière de positionner les mots dans la phrase reste parfois très proche de l'ordre synthétique latin (j'y reviendrai) ; enfin, si la morphologie nominale a été fortement remaniée, des pans entiers de la morphologie verbale restent vivants<sup>17</sup>. Un schéma fera voir cette dernière prégnance:

---

*rustique romaine'?*, in *ZRPh*, t. 105, p. 28-49 & *The Consciousness of a linguistic Dichotomy (Latin-Romance) in Carolingian Gaul : the Contradictions of the Sources and of their Interpretation*, in R. WRIGHT (éd.), *Latin and the romance Languages*, p. 114-129.

<sup>12</sup>. M. BANNIARD, *Viva voce*, p. 413.

<sup>13</sup>. *Ib.*, p. 483.

<sup>14</sup>. *Ib.*, p. 548. On se réfèrera aussi avec profit aux études de M. ZIMMERMANN, *Un formulaire du X<sup>e</sup> siècle conservé à Ripoll*, in *Faventia*, t. 4/2, p. 1982, p. 25-86 ; ID., *Aux origines de la Catalogne. Géographie politique et affirmation nationale*, in *Le Moyen Age*, t. 1, 1983, p. 5-40 ; ID., *Catalan et latin médiéval. Les contraintes de l'oralité et l'accueil de la langue vernaculaire* in M. GOULET, M. PARISSÉ (éd.), *Les historiens et le latin médiéval*, Paris, 2000, p. 217-236, en attendant la parution de sa thèse *Ecrire et lire en Catalogne du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle* (soutenue à Toulouse-II en 1996), sous presse dans les *Publications de la Casa de Velazquez*, Madrid.

<sup>15</sup>. Les commentaires détaillés sur cette interprétation se trouvent dans M. BANNIARD, *Viva voce*, p. 500 sqq. On verra aussi dans un sens plutôt convergent R. WRIGHT, *Late latin and early romance*, p. 118 sqq & *The conceptual distinction between latin and romance : invention or evolution ?*, in R. WRIGHT, *Latin and the romance languages*, p. 103-113.

<sup>16</sup>. J'emploie cette formule par commodité. Il serait plus scientifique de parler d'états successifs d'une même parole, l'écart entre ces états devenant suffisamment grand à travers le temps pour être justiciable de noms et de descriptions différentes. Le latin parlé tardif est la forme archaïque du protofrançais et du protooccitan en Gaule.

<sup>17</sup>. Cette observation n'est valide qu'au niveau du système, mais non de sa réalisation phonétique.

MORPHOLOGIE<sup>18</sup>

	LATIN	PR <sup>19</sup>	
1	<i>Passé synthétique</i>	+	<i>Fecit</i>
2	<i>Imparfait de l'indicatif</i>	+	<i>Faciebat</i>
3	<i>Futur du perfectum</i>	+	<i>Fecerit</i>
4	<i>Imparfait du perfectum</i>	+	<i>Fecerat</i>
5	<i>Subjonctif présent</i>	+	<i>Faciat</i>
6	<i>Subj. plus que parfait</i>	+	<i>Fecisset</i>
7	<i>Marques synthétiques de personnes</i>	+	+
SYNTAXE			
8	<i>Ordre OV(S)<sup>20</sup></i>	+	+
9	<i>Datif/ Génitif synthétique</i>	+	+ {humains}

<sup>18</sup>. Cette liste présente les formes qui, vivantes en LPT1/2, le sont toujours en PF/ AFC. La même constatation serait valide pour le Sud, avec des éléments supplémentaires de continuité, puisque le plus-que-parfait latin de type *cantauerat* a été conservé comme conditionnel II en protooccitan et en ancien occitan, *cantera*. Le tableau dresse une liste des principales lignes de continuité. Il est évidemment brossé à partir des travaux de linguistique diachronique, tant du côté latin que du côté roman. Pour la phase la plus archaïque du roman, on dispose de listes claires et commodes dans RA HALL JR, *Protoromance morphology*, Amsterdam, 1983.

<sup>19</sup>. J'ai désigné l'ensemble protoroman parce que certaines formes ne sont conservées que dans l'un ou l'autre état initial attesté par écrit des langues romanes. Ainsi l'imparfait du *perfectum* (le "plus-que-parfait") est attesté par écrit en AFC, mais il est plus fréquent en AOC et en ancien castillan. Le futur du *perfectum* (le "futur antérieur") est largement attesté par écrit en ancien castillan, mais non en AFC, ni en AOC. Toutefois sa survie orale avant son élimination jusqu'aux VIII<sup>e</sup>/ IX<sup>e</sup> siècles n'est pas impossible. C'est la difficile question de la "fragmentation linguistique" de la latinophonie qui est ici en question. La sociolinguistique diachronique s'efforce d'historiciser cette évolution réelle et d'éviter des chronologies trop précoces de fragmentation.

<sup>20</sup>. C'est une des topiques majeures de la linguistique diachronique. En dépit de la réduction effective du nombre de cas dans la métamorphose du latin en roman, le phrasé initial des langues romanes garde une grande liberté dans l'ordre cardinal [Objet/ Verbe/ {Sujet}], l'AFC étant à ce sujet exemplaire. Cette souplesse dans l'ordre de distribution des mots (le "phrasé") constitue une des lignes de continuité forte avec le latin tardif. D'une bibliographie considérable, j'extrait deux études éclairantes en ce sens, H. PINKSTER, 1991, *Evidence for SVO in Latin ?* in R. WRIGHT (éd.), *Latin and the romance Languages*, p. 69-82 ; C. MARCHELLO-NIZIA, *L'évolution du français. Ordre des mots, démonstratifs, accent tonique*, Paris, 1995.

Dans ces conditions, le très ancien français et le très ancien occitan, comme les autres langues romanes, sont une véritable mémoire vivante du latin tardif, sans que cette règle ne soit limitée au niveau trop souvent abusivement souligné du vocabulaire. Les observations des intellectuels contemporains sur la nature de cette parole commune sont tout simplement l'expression d'une réalité. Le fait d'écrire ou de parler en latin est pour eux non pas un changement radical d'univers langagier, mais une simple remontée dans le temps qui s'effectue d'abord par des restitutions (*emendatio*), ces dernières étant non pas totales, mais partielles. La discontinuité et la continuité diachroniques sont ainsi à la fois conscientes, représentées et assumées.

A ces facteurs de continuité diachronique correspondent naturellement des facteurs de continuité synchronique, eux aussi modulés. On peut parler de romanophonie parce que toutes les langues romanes ont fait des choix structuraux semblables dans leur métamorphose depuis le latin. Toutefois, il existe un champ de dispersion important qui précisément impose de parler de langues romanes au pluriel<sup>21</sup>. Au X<sup>e</sup> siècle la tectonique des plaques langagières qui se sont formées aux VII<sup>e</sup>/ VIII<sup>e</sup> siècles n'a pas encore fait dériver ces langues très loin les unes des autres<sup>22</sup>. En ce stade précoce de différenciation, la situation est analogue au cas des dialectes qui subdivisent ces langues<sup>23</sup>. En somme, les différences internes aux langues (intralinguales) d'un point de vue strictement linguistique opposent à l'intercompréhension entre locuteurs provenant de parlars différents des difficultés qui ne sont pas infranchissables. En revanche, les différences externes (interlinguales) limitent fortement les probabilités d'une intercommunication efficace. La question est de savoir quelle est la situation de la France en l'an Mil entre ces deux cas de figure : communication intralinguale ou interlinguale ? La question doit alors être posée en terme de plus petit dénominateur commun. Dans quelle mesure celui que constitue l'héritage de la latinophonie tardive peut-il compenser les facteurs centrifuges ?

Comme on le sait, se parler et se comprendre dépend de variables multiples parmi lesquels la langue joue un rôle qui peut être dirimant (un russophone ne comprendra pas un italianophone par la parole seule) mais jamais exclusif (on peut se parler dans la même langue sans résultat). Avant de m'engager dans une analyse linguistique détaillée *in situ*, je trouve prudent d'esquisser un schéma global, une modélisation, à la lumière des travaux déjà accomplis

<sup>21</sup>. La parole ne s'est jamais interrompue du latin au roman, mais elle a fini par changer de structure (en terminologie linguistique, un diasystème s'est transformé en un autre). C'est un phénomène toujours étonnant d'auto-allomorphisation, d'autant plus déroutant que la parole reste toujours "jeune" (chaque génération parle neuf) tout en ayant accumulé une longue histoire (la langue peut être pluriséculaire). Qu'une langue vivante soit à la fois dans l'immédiateté vivace et dans la distanciation inertielle constitue le trait "phénoménologique" le plus difficile à transformer en objet de description scientifique (malgré Saussure !).

<sup>22</sup>. Des analyses en ce sens sont présentées par M. BANNIARD, *Viva voce*, p. 493 sqq. ; R. WRIGHT, *La intelligibilidad pan-romance en el siglo IX: Eulogio de Cordoba y los Juramentos de Estrasburgo*, in IZQUIERDO MA (éd.), *Estudios de historia de la lengua española en América y España*, Valencia, p. 273-285.

<sup>23</sup>. On en a un excellent exemple avec les dialectes d'oc ou d'oïl, initialement distincts, mais avec des bourrelets d'isoglosses encore peu épais (donc "traversables"). Pour les dialectes d'oïl, cf. J. CHAURAND, *Introduction à la dialectologie française*, Paris, 1972.

en ce domaine.

### 3] THEORIE DE LA COMMUNICATION HORIZONTALE

On a soutenu de temps en temps qu'avant l'An Mil, voire après, il existait une intercompréhension panromane qui aurait été le prolongement naturel de l'intercommunication panlatine impériale. Si pour cette dernière, le doute me paraît exclu, il me paraît difficile en revanche d'approuver une affirmation de la sorte dans le cas de la romanophonie, du moins si elle est prononcée sans les nuances et les inflexions requises<sup>24</sup>. Je vais regarder d'un peu plus près le problème en prenant en considération avant tout la question de l'intercompréhension entre locuteurs d'oïl et locuteurs d'oc<sup>25</sup>. Le dossier hagiographique<sup>26</sup> bâti à Conques autour de

---

<sup>24</sup>. Ces qualités sont éminemment présentes dans les riches études menées sur ce sujet par R. WRIGHT, *Latin in Spain : early ibero-romance*, in HF NIELSEN, L. SCHOSLER (éd.), *The Origins and Development of Emigrant Languages*, Odense, 1996, p. 277-297 ; ID., *La morte del ladino escrito en Al-Andalus*, in *Euphrosyne*, t. 22, 1994, p. 265-267 ; ID., *Linguistic standardization in the Middle Ages in the Iberian Peninsula : advantages and disadvantages*, in S. GREGORY, DA TROTTER, *De mot en mot. Aspects of medieval linguistics (melanges Rothwell)*, Cardiff, 1997, p. 261-275 ; ID., *Versatility and vagueness in early medieval Medieval Spain*, in D. MACKENZIE, I. MICHAEL (éd.), *Hispanic linguistic studies in honour of FW Hodcroft*, Oxford, 1993, p. 208-223. D'une certaine façon, l'auteur soutient que la communication horizontale a perduré entre les dialectes *ladinos* de la péninsule jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle et je serais enclin à suivre ses conclusions. Toutefois, il ne s'agit pas, comme dans le cas du domaine gallo-roman, d'un partage entre langues, mais entre dialectes. Encore faudrait-il savoir quel fut le devenir de la communication entre chrétiens du Nord castillanophones et chrétiens du Sud "mozarabophones". Je doute que le modèle "wrightien" du domaine hispano-roman soit transposable en domaine gallo-roman de l'an Mil. Le parallèle avec l'interrelation oc/ oïl serait plutôt à chercher dans le niveau d'intercompréhension castillan (léonais)/ catalan. Or, alors que ces deux langues n'ont que peu évolué depuis le Moyen-Age, l'intercompréhension spontanée est très fragile (je ne parle pas de capacités acquises par de longues confrontations sociales).

<sup>25</sup>. On pourrait dire en prenant un point de vue géographique qu'il s'agit de problèmes de communication (et d'identités) interrégionales. Contrairement aux apparences, cette question n'a pas fait l'objet de travaux d'ensemble. La plupart du temps, lorsque le problème de la communication réelle prédicateur/ foule de laïcs est abordé (ce problème que l'on pourrait croire crucial reste pourtant souvent aux marges des études), il s'agit d'interrogations sur la communication verticale entre le latin des clercs et les langues naturelles des illettrés. On en a de beaux exemples récents en France avec Y. CAZAL, *Les voix du peuple. Verbum Dei. Le bilinguisme latin-langue vulgaire au Moyen-Age*, Paris, 1998 et surtout la grande synthèse de N. BÉRIOU, *La prédication effective à Paris au XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1998, qui font suite au travail fondamental de M. ZINK, *La prédication en langue romane avant 1300*, Paris, 1976. En revanche, lorsqu'est étudiée une prédication itinérante, les tentatives pour cerner cette autre clef de l'histoire religieuse, culturelle et mentale sont souvent discrètes. Une synthèse importante comme celle de F. MORENZONI, *Des écoles aux paroisses. Thomas de Chobham et la promotion*



Sainte Foi sous l'égide de Bernard d'Angers pose clairement ces problèmes. Je pars bien entendu du cas de figure où les individus ne sont pas bilingues. On peut *a priori* poser des facteurs négatifs ou positifs dans l'établissement d'une intercompréhension en partant du niveau intra ou interdialectal pour parvenir au niveau interlingual<sup>27</sup>.

---

*de la prédication au début du XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1995, ne s'attarde que peu à cet aspect (en dépit de remarques passagères bien venues), malgré le caractère polyglotte de son domaine d'enquête. Le très beau volume *La Prédication en pays d'Oc (XII<sup>e</sup>-début XV<sup>e</sup> siècle)*, in *Cahiers de Fanjeaux*, t. 32, 1997 se borne à effleurer le sujet. Une exception notable se trouve dans l'étude de J. PAUL, *La prédication de saint Bonaventure dans le Midi*, p. 127-157 de ce volume. Ainsi, p. 144, apprenons-nous que saint Bonaventure prêche au peuple à Montpellier et qu'il s'exprime alors *in gallico*. L'auteur s'efforce de déterminer le sens de l'expression pour conclure que ce ne pouvait être en langue d'oïl ("certainement incomprise de la population", p. 145), admet que cela devrait signifier "en langue d'oc", en supposant que l'expression pour le rédacteur italien "désigne tout ce qui vient d'au-delà des Alpes", tout en se demandant comment Bonaventure aurait pu connaître la langue d'oc. Pour une fois que le sujet est abordé, le dossier est incomplet. Qu'est-ce qui prouve que les intellectuels italiens ne distinguaient pas l'oc de l'oïl (les troubadours ont passé la frontière alpine depuis longtemps, Dante n'est pas loin...) ? Comme en revanche Bonaventure semble connaître la langue d'oïl, pourquoi écarter cette traduction, quitte à reposer le problème des compromis langagiers (Bonaventure aurait fait entendre une voix non-latine, cela aurait toujours été quelque chose de pris par les illettrés, même si ce n'était pas exactement leur voix). Enfin, il faudrait vérifier si *in gallico* ne pourrait pas désigner un des dialectes du Nord de l'Italie (*Gallia cisalpina* !) plus proches des dialectes provençaux et languedociens que le Toscan ou le Romain.

<sup>26</sup>. Pour le contexte hagiologique et historique, je renvoie aux travaux de P. Bonnassie, notamment P. BONNASSIE, PA SIGAL, D. IOGNA-PRAT, *La Gallia du sud, 930-1130*, in G. PHILIPPART (dir.), *Hagiographies*, t. 1, 1994, p. 289-344, ainsi qu'à sa présentation dans le présent colloque. J'ai évidemment tiré le plus grand profit pour cette problématique (en particulier sur la question des représentations) du livre de C. LAURANSON-ROSAZ, *L'Auvergne et ses marges du VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle*, Le-Puy-en-Velay, 1987.

<sup>27</sup>. Etablir la bibliographie de cette question serait évidemment démesuré (elle est dispersée et sans bornes). Les deux poutres maîtresses qui l'informent sont la sociolinguistique et la dialectologie. Voici quelques titres de référence en sociolinguistique : LJ CALVET, *La guerre des langues et les politiques linguistiques* (2<sup>e</sup> éd.), Paris, 1999 ; W. LABOV, *Sociolinguistique*, Paris, 1976 ; ID., *Le parler ordinaire, La langue des ghettos noirs des Etats-Unis*, 2 vol., Paris, 1978 ; P. TRUDGILL, *Sociolinguistics : an introduction to language and society*, Londres, 1995. Les spécialistes précités de l'histoire de la communication en Occident Latin travaillent d'après cette modélisation. Tous les travaux de dialectologie romane (je pense en particulier à la série publiée par le CNRS des *Atlas linguistiques de la France par régions*) sont une mine d'informations et de modèles *in vivo*. On trouve des exemples particulièrement éclairants sur ces questions de zones de contact et de zones de limites naturelles dans des travaux comme ceux de P. BEC, *Les interférences linguistiques entre gascon et languedocien dans les parlers du Comminges et du Couserans*, Paris, 1968 et de G. BRUN-TRIGAUD, *Le Croissant : le concept et le mot. Contribution à l'histoire de la dialectologie française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, 1990.

## I] - TREILLIS DE FACTEURS

A] Placés en ordre croissant d'effet négatif, les facteurs d'opacité langagiers sont les suivants<sup>28</sup> : 1) idiomatismes (5 %) ; 2) lexique (10%) ; 3) phrasé (10 %) ; 3) morphologie (20 %) ; 4) syntaxe (20 %) ; 5) phonétique (50 %) <sup>30</sup>. Il y aura des flottements dans l'intercompréhension de ce point de vue en fonction de la superposition et de l'accumulation de ces facteurs. Tous combinés sur un énoncé, ils rendent l'intercompréhension très difficile ; en variation aléatoire, ils laissent une échelle d'intelligibilité théorique allant du tiers aux deux-tiers. De toutes façons le facteur 5 est constamment dirimant<sup>31</sup>.

---

<sup>28</sup>. Ce chiffrage est évidemment plus indicatif qu'absolu. Il s'inspire des méthodes mises au point par J. SÉGUY, *La fonction minimale du dialecte*, in *Les dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux*, Paris, 1973, p. 27-36 ; ID., *La dialectométrie dans l'Atlas linguistique de la Gascogne*, in *RLiR*, t. 37, 1973, p. 1-24 ; ID., *Les atlas linguistiques de la France par régions*, in *Les parlers régionaux, Langue française*, t. 18, Paris, 1973, p. 65-80, puis de façon plus formalisée par H. GÖBL, *Taxonomische vs Dynamische Dialectologie*, in *ZRPh*, t. 92, 1976, p. 484-519 ; ID., *Parquet polygonal et treillis triangulaire : les deux versions de la dialectométrie interponctuelle*, in *RLiR*, n° 187/188, 1983, p. 353-412.

<sup>29</sup>. Cette terminologie est convenue chez les linguistes. Elle reprend dans un classement différent les grandes catégories de la description des langues : 1) Phonétique ou, mieux, phonologie : système de sons de la langue considérée ; 2) Morphologie : système de morphèmes (marques de classe, marques de genre ; prépositions, déterminants, flexions...) ; 3) Syntaxe : organisation générale des morphèmes (ordre d'apparition, subordination, coordination, longueur des énoncés, démarcateurs propositionnels...) ; 4) Lexique (vocabulaire quotidien, spécifique, technique...) ; 5) Idiomatismes : tournures particulières à telle langue, non prédictibles d'après l'organisation de 1-2-3-4 ; 6) Phrasé : associé à 5), correspond à des unités qui échappent à l'analyse strictement grammaticale pour aller aux confins du style.

<sup>30</sup>. Sur la variabilité interdialectale médiévale en France, on peut se reporter aux pertinentes analyses de S. LUSIGNAN, *Parler vulgairement. Les intellectuels et la langue française aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, Paris-Montréal, 1986, p. 67 sqq., où sont reprises les intelligentes considérations de Roger Bacon sur la variété des idiomes d'oïl : *Nam et idiomata eiusdem linguae variantur apud diuersos, sicut patet de lingua Gallicana, quae apud Gallicos et Picardos et Normannos et Burgundos multiplici uariatur idiomate. Et quod proprie dicitur in idiomate Picardorum horrescit apud Burgundos, immo apud Gallicos uiciniores : quanto igitur magis accidet hoc apud linguas diuersas* (R. BACON, *Opus maius*, p. 66), cité par S. Lusignan, p. 68. On note que cet intellectuel médiéval sait réagir comme un dialectologue moderne et que le sens de *gallicus* renvoie vraiment à l'ancien français... en Angleterre.

<sup>31</sup>. L'importance des différences de prononciation comme obstacle à la communication a été mise en lumière dans ses travaux par R. Wright (ouvrages référencés *supra*), à propos du IX<sup>e</sup> siècle en France carolingienne et des XI<sup>e</sup>/ XII<sup>e</sup> siècles en Espagne chrétienne. Même si l'on peut discuter du détail de ces conflits, leur réalité met crûment en lumière les problèmes de connivence articulatoire entre l'émetteur et les récepteurs. La même phrase - dont la forme écrite est le latin tardif - bien intelligible lorsqu'elle est prononcée avec les intonations du protofrançais devient opaque pour des auditeurs illettrés si d'autres choix articulatoires sont faits (prononciation à la germanique, par exemple). Il y a quelque chose d'analogiquement identique à

**B]** A la première catégorie doivent être associés des facteurs d'opacité contextuels : 1) Familiarité du sujet : Parabole évangélique célèbre //<sup>32</sup> Vie d'un nouveau saint (ou Vie immémorialement répétée d'un saint // rédaction neuve)<sup>33</sup> ; 2) Connivence des communicants : désir de se comprendre // refus de l'autre ; 3) Sécurité générale : improvisation // ritualisation ; 4) Intérêts particuliers (accords politiques/ marchés...) ; 5) Diffusions aléatoires (médecine/ légendes/ amours).

**C]** Il faudrait évidemment faire une place aux facteurs d'opacité individuels<sup>34</sup> : 1) Intelligence ; 2) Sécurité psychologique ; 3) Compétences acquises.

cette situation dans le rapport de perception entre un énoncé d'oïl et un énoncé d'oc des environs de l'an Mil. La même phrase peu divergente sous forme écrite (habillée en pseudo-latin, ou en *scripta* romane) posera des problèmes si elle est lue avec la phonétique de l'occitan (disons en dialecte limousin de Brive) à l'intention d'un auditeur ne parlant que la langue d'oïl (disons, pour faire bonne mesure, en dialecte picard). En fait, étant donné les caractères de l'évolution phonétique de la langue d'oc et de la langue d'oïl, on peut postuler que l'énoncé prononcé "à l'occitane" fera le même effet sur un francophone que la prononciation "à l'ancienne" (disons en latin des années 500-600) d'un énoncé écrit en latin tardif sur un locuteur illettré parlant le protofrançais du VIII<sup>e</sup> siècle. La compréhension n'est alors pas impossible, mais elle est conquise à l'arraché. La situation inverse est évidemment vraie : le français de l'an Mil devait paraître étrangement évolutif aux gens du Sud (comme deux siècles plus tôt, le latin parlé mérovingien pour un conservateur comme Alcuin).

<sup>32</sup>. Le symbole // indique une opposition forte ; ici, à la transparence due à la familiarité thématique d'une parabole largement ressassée, voire paraphrasée, s'oppose l'opacité d'un massif narratif neuf, que soit récrit un récit traditionnel avec de nouvelles modalités narratives ou qu'en soit proposé un neuf (littéralement inouï).

<sup>33</sup>. Cet aspect a été étudié dans le cas très bien documenté de la *Vita Richarii* par M. BANNIARD, *Les deux Vies de saint Riquier : du latin médiatique au latin hiératique, in Médiévales*, t. 25, 1993, p. 45-52.

<sup>34</sup>. Je m'inspire dans cette catégorisation des fines considérations de J. BATANY, *L'amère maternité du français médiéval*, dans son recueil *Approches langagières de la société médiévale*, Caen, 1992, p. 95-105. L'outillage sociolinguistique récent est en cours de construction essentiellement à propos de sociolinguistique synchronique dans des travaux génériques comme ceux de P. BOURDIEU, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, 1982 ; CL. BAVOUX (éd.), *Français régionaux et insécurité linguistique*, Paris/ La Réunion, 1996, colloque dans lequel sont rapidement exploitables pour la sociolinguistique diachronique les essais de D. BAGGIONI, *Historique de la notion d'insécurité linguistique*, p. 13-29 et D. DE ROBILLARD, *Le concept d'insécurité linguistique : mode d'emploi*, p. 55-74 ; D. VÉRONIQUE, *Genèse(s) et changement(s) grammaticaux : quelques modestes leçons tirées de l'émergence des créoles et de l'acquisition des langues*, in G. ECKARD, M. MATTHEY, B. PY, (éd.), *Actes du colloque de Neuchâtel (octobre 2000), Le changement linguistique. Evolution, variation, hétérogénéité*, Neuchâtel, sous presse pour fin 2001. J'ai tiré beaucoup de profit des entretiens avec les sociolinguistes "contemporanéistes" de ce dernier colloque, parce que tout le statut des immigrants du langage est en partie décrit par leurs enquêtes.

## II] - COMMUNICATION *IN SITU*

Je considèrerai le cas limite, mais aussi le plus fréquent et le plus significatif des *illitterati* peu mobiles. Trois positionnements géographiques serviront d'échantillon.

**A]** Au niveau local/ intradialectal (les distances y sont faibles, jusqu'à trois jours de marche), la dispersion langagière est modérée. La communication est virtuellement complète, sauf s'il existe des facteurs invalidants de catégorie IB ou IC.

**B]** Au niveau interdialectal large (les distances sont moyennes, disons une semaine de marche), la dispersion langagière est moyenne. La communication n'est encore subordonnée qu'au jeu de facteurs invalidants particuliers, mais la catégorie IA commence à jouer un rôle important.

**C]** Au niveau interlingual étroit (les distances élevées, disons un mois de marche), la dispersion langagière est forte. La communication est désormais brouillée, sauf si jouent des facteurs favorables exceptionnels. La catégorie IA est devenue dominante.

Deux causes principales rendent compte d'un point de vue anthropologique de cette dégradation de l'intercompréhension :

1. Le confinement langagier (sécurité acquise par verrouillage) ;
2. Son corollaire, le manque d'adaptabilité orale (accents, habitudes).

## III] - COMMUNICATION MOBILE

Lorsque donc apparaissent des signes positifs d'une communication véritable interlinguale (*testimonia* positifs directs), il devient hautement probable qu'entrent en jeu des facteurs favorables exceptionnels. En fonction de la grille établie ci-dessus (en I), on les repèrera ainsi :

1. Sécurité psychique (supériorité culturelle/ mentale).
2. Sécurité institutionnelle (contrainte de mission/ obligations du pouvoir).
3. Sécurité langagière (habitude de la variation).

La nature du facteur 3, la sécurité langagière, se laisse alors définir principalement par référence à I5 ainsi :

1. Capacité d'identifier des énoncés oraux sous des prononciations très variables (réception).
2. Capacité à l'imitation au moins partielle de ces prononciations en fonction des contextes (émission).

L'acquisition de ces compétences ne saurait s'acquérir dans le cadre d'aucune école. Elle implique donc :

3. Une grande mobilité géographique associée à un solide centrage sur un plus petit dénominateur commun.

Toutes ces considérations aboutissent à désigner un groupe par ailleurs bien connu en ce haut

Moyen Age, celui des intellectuels<sup>35</sup> lettrés latinophones habitués à la mobilité géographique, sociale et culturelle. On songera à l'exemple type de Gerbert d'Aurillac, dont l'adaptabilité langagière n'a eu d'égal que la dextérité intellectuelle<sup>36</sup>. Le célèbre Bernard d'Angers relève de la même situation.

#### IV] - VARIABILITE CHEZ LES LITTERATI

Ces attendus conduisent à la confirmation d'une hypothèse qui aurait dû aller de soi, que le latin parlé par les *litterati* du X<sup>e</sup> siècle varie fortement dans sa prononciation (et d'ailleurs dans d'autres de ses caractères) en fonction des substrats langagiers (germaniques aussi bien que romans)<sup>37</sup>. L'intercompréhension entre des lettrés venant de régions réellement éloignées, de Fulda à Bobbio, de Cordoue à Rome, etc..., tout comme l'aisance langagière d'un locuteur parcourant les grands centres intellectuels de l'Europe, repose entièrement sur l'existence de compromis communicationnels. L'oralité latinophone répond à la double réalité de la flexibilité dans l'émission et de la connivence dans la réception<sup>38</sup>.

<sup>35</sup>. Je garde la séduisante terminologie de J. LE GOFF, *Les intellectuels au Moyen Age*, Paris, 1985 (rééd.).

<sup>36</sup>. Cf. P. RICHÉ, *Gerbert d'Aurillac, pape de l'an Mil*, Paris, 1987. Des indications sociolinguistiques précieuses se trouvent dans la correspondance de ce savant, précisément sur son rapport non seulement à la langue et à la culture savantes, mais aussi aux langues naturelles. Cf. JP CALLU, P. RICHÉ (éd.), *Gerbert d'Aurillac, Correspondance*, Paris, 1993 sqq.

<sup>37</sup>. Il y aurait là aussi une moisson de *testimonia* à recueillir chez les auteurs contemporains. Je prendrai de nouveau à témoin le travail de S. LUSIGNAN, *Parler vulgairement*, qui a su extraire une citation bienvenue de l'oeuvre de R. Bacon : *In lingua enim latina, que una est, sunt multa idiomata. Substantia enim ipsius linguae consistit in hiis in quibus communicant clerici et litterati omnes. Idiomata uero sunt multa secundum multitudinem nacionum utencium hac lingua. Quia aliter in multis pronunciant et scribunt Italici, et aliter Hispani, et aliter Gallici, et aliter Teutonici, et aliter Anglici et ceteri* (ROGER BACON, *The Greek grammar*, 2, 1, 1, p. 26-27, cité, traduit et commenté p. 72 de l'ouvrage). Soit en traduction tirant vers la sociolinguistique : "Il y a dans la langue latine, malgré son unicité, de nombreuses variantes dialectales. Le diasystème de cette langue est constitué des énoncés avec lesquels communique la communauté des clercs et des lettrés. En revanche, il y a une grande variation dialectale de ce diasystème en fonction de la multiplicité des usagers de cette langue. En effet, à chacun son mode de prononciation et d'écriture : Italiens, Espagnols, Français, Germains, Anglais et autres". Les variétés d'écriture correspondent aux différences bien repérées et classées dans les manuscrits par les paléographes ; les variétés de prononciation correspondent à la variété des langues maternelles, elles aussi répertoriées par les romanistes et par les germanistes, de ces locuteurs qui parlent avec leurs intonations naturelles cette langue artificielle. En somme, les communicants médiévaux même *litterati*, se reconnaissent à leur main (formée dans leur *scriptorium*) et à leur langue (colorée par leur parole commune).

<sup>38</sup>. On a de pertinentes remarques en ce sens dans P. BOURGAIN, *Le sens de la langue et des langues chez R. Bacon*, in *Traduction et traducteurs au Moyen Age*, Paris, 1989, p. 317-331. On

On pourrait songer à une autre solution pour expliquer l'intercompréhension orale entre lettrés latinophones de provenances éloignées, celle d'une orthoépie communément appliquée. Mais elle constitue une hypothèse très fragile. Elle implique en effet l'élaboration d'une raideur articulatoire impossible à vaste échelle : elle aurait été introuvable (où aurait-on été chercher les règles ?) et inapplicable (qui les aurait imposées ?). A cet argument interne s'ajoute l'argument externe de l'adaptabilité des lettrés aux parlers romans. Leur latinophonie est sans doute un peu moins variable que ceux-ci (le bon fonctionnement de la communication le requiert) tout en l'étant suffisamment (le support de l'image écrite, réservée au latin, induisant des repères rassurants). La situation des années 1000 est ainsi nettement différente de celle des années 500. La latinophonie d'alors était quelque peu variable, mais disponible à tous, sans éducation spéciale. Alors, les compromis, plutôt verticaux qu'horizontaux, étaient assez faciles à établir<sup>39</sup>. Au contraire, en 1000, la romanophonie est devenue très variable, la maîtrise de cette variation étant réservée à l'élite, avec éducation spéciale, à large échelle géographique. Le facteur commun démocratique, présent sous l'Empire, est perdu en Europe. Une telle conclusion ne sera pas invalidée par la réalité future des échanges oc/oïl entre troubadours et trouvères, car eux aussi disposeront de la sécurité langagière réservée à une élite<sup>40</sup>.

#### 4] NUANCIER VERTICAL

Cette rétraction de la communication horizontale ne devrait en fait pas surprendre ; elle est à la fois la conséquence et l'illustration de la division des espaces humains dans le très haut Moyen Age ; elle accomplit une évolution inéluctable de la latinophonie, dans la mesure où les forces centrifuges correspondant au dynamisme interne de la parole n'ont plus été compensées par des forces centripètes efficaces. Cette évolution avait également entraîné quelques siècles

---

dispose maintenant pour engager des études précises sur ces variations du grand livre de P. STOTZ, *Handbuch der lateinischen Sprache des Mittelalters*, t. 2, *Bedeutungswandel und Wortbildung*, Munich, 2000 ; t. 3, *Lautlehre*, 1996 ; t. 4, *Formenlehre, Syntax und Stilistik*, 1998.

<sup>39</sup>. Les historiens de l'Antiquité tardive se sont récemment penchés sur le problème de la "démocratisation de la culture" dans l'Empire des III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles au cours d'un colloque dont les actes sont sous presse : G. CANTINO-WATAGHIN, JM CARRIÉ, *Tarda antichità e "democratizzazione della culture" : verifica di un paradigma*, in *L'Antiquité Tardive*. Dans le cadre de cette réflexion, la question de la parole et de la communication a été traitée par M. BANNIARD, *Action et réaction de la parole latinophone : démocratisation et unification (III<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles)*. Les forces centripètes qui concourent au lissage des différences (ou au blocage des évolutions divergentes) sont mues tant par les institutions impériales que par les institutions ecclésiastiques, la christianisation jouant alors comme un puissant facteur d'unificateur langagier. En termes sociolinguistiques, les instabilités locales sont contenues par les flux globaux.

<sup>40</sup>. Significativement, les poèmes des troubadours ont été consignés par écrit dans une *scripta* qui transcende les différences dialectales.

auparavant le brouillage de la communication verticale latine, les deux phénomènes étant évidemment étroitement corrélés<sup>41</sup>. On peut aller un peu plus loin en esquissant un véritable nuancier langagier du point de vue complémentaire de la communication verticale. En effet, les conclusions précédentes invitent à comprendre que parler latin et parler roman mettent en jeu des processus mentaux, institutionnels et langagiers encore en interaction. Cet aspect se présente sous une double face, sociolinguistique et philologique. La première se laisse dessiner en appliquant les méthodes de la sociolinguistique diachronique. Le contact direct des lettrés et leurs réactions face à cette première romanophonie sont présents dans divers *testimonia*, dont certains proviennent précisément de Conques.

Lorsqu'il vient y accomplir sa tournée d'inspection, Bernard d'Angers se trouve confronté à une tradition locale bien enracinée qui scandalise l'érudit. Autorisés à veiller dans l'église de sainte Foy, les pèlerins et les visiteurs s'enhardissent à chanter des "cantilènes d'illettrés (*cantilenae rusticae*)", voire à jouer à divers jeux plus ou moins bruyants (*aliis nugis*)<sup>42</sup>. En réunion capitulaire, Bernard ayant requis l'interdiction de ces désordres apprend alors que cette tolérance remonte au temps de l'abbé de combat Gimon (une génération plus tôt). On obtient des détails supplémentaires sur ces désordres, les moines rappelant qu'en ce temps-là il avait été impossible de réprimer "les hurlements de sauvages des paysans et leurs chants sans règles"<sup>43</sup>. Comme un miracle de sainte Foy avait violemment imposé le respect de cette

---

<sup>41</sup>. Pour plus de détails sur cette histoire, je renvoie à M. BANNIARD, *Viva voce*.

<sup>42</sup>. Je suis le dossier établi par P. Bonnassie dans M. ZIMMERMANN, *Les sociétés méridionales autour de l'an Mil. Répertoire des sources et documents commentés*, Paris, 1992, p. 134-135, qui comporte le texte latin original accompagné de sa traduction. On ne sait évidemment pas exactement ce que désigne *cantilenis rusticis*. Les *cantilenae* étaient-elles des chants populaires profanes ou de chants religieux en langue naturelle ? La seconde interprétation renverrait à des types de chants comme la cantilène de Sainte Eulalie, le *Saint Léger* (cité ici) ou, mieux encore, des prototypes de la *Cançon de santa Fe*. En ce cas Bernard manifesterait sa répulsion devant l'intrusion de ces compositions romanes en milieu monacal. La première ferait allusion à des compositions évidemment plus scandaleuses en ce lieu comme la *Cantilène dite de saint Faron*. Quant au terme *rusticis*, je préfère le traduire franchement par "d'illettré", parce que le contexte place clairement d'un côté les "clercs et les lettrés (*clerici ac periti litterarum*)" et de l'autre (*uero*, opposition forte enclanchée immédiatement) les illettrés (*horum ignari*). Cette opposition se place dans la lignée pluriséculaire qui séparait la culture écrite normée (*urbanitas, grammatica, sermo politus*) de la coutume orale non scolaire (*rusticitas*). Depuis le IX<sup>e</sup> siècle cette distinction entre éduqué et non éduqué recouvre une distinction linguistique entre latinophones et romanophones, dont la dénomination, apparue en 813, est précisément *romana lingua rustica* ("le latin des illettrés"). Evidemment, cela n'exclut pas que la majorité des illettrés soit par la force des choses des paysans. Mais cette distinction sociologique me paraît brouiller la distinction langagière dans la mesure où en ville aussi il y a des illettrés, et où une partie des laïcs puissants (châtelains ou non), tout en étant illettrée ne saurait passer pour "paysanne" aux yeux du rédacteur ou de Bernard. Sur toutes ces distinctions, je renverrai à M. BANNIARD, *Viva voce*, p. 275-281 et 413-415 et *Chant religieux et chant profane aux origines (III<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles)*, in A. LABBÉ (éd.), *Chant et enchantement dans le haut Moyen Age*, Toulouse, 1997, p. 1-22.

<sup>43</sup>. L'original latin dit : *ferales rusticanorum uociferationes et incompositas cantationes*. Cette fois, la désignation sociologique paraît l'emporter, *rusticani* étant lexicalement plus marqué dans

coutume ancestrale, il avait fallu en rester là. On peut tirer quelques enseignements de ce *testimonium* sur le fonctionnement de la communication en l'an Mil. Du point de vue horizontal (interlingual en synchronie), rien ne nous indique que l'intellectuel angevin comprend ces chants du Sud : on apprend seulement que leur présence le hérisse parce qu'ils ne sont pas en latin, et parce qu'ils n'ont pas été établis sous contrôle. Du point de vue vertical (interlingual en diachronie), on peut certes postuler d'abord dans le sens descendant (lettré/ illettrés) qu'une place est faite à la langue naturelle dans la prédication ; mais on ne peut que déduire sur de maigres indices que des chants en langue naturelle pourraient trouver droit de cité, et encore, à la condition que leur élaboration ait été contrôlée par les lettrés<sup>44</sup>. Dans le sens ascendant (illettrés/ lettrés), les barrières sont hautes : la *mimésis* langagière qui pousse les illettrés à créer leurs propres modes d'expression (pourquoi pas religieuse ?) ne trouve pas de grâce immédiate aux yeux des intellectuels. Un tel dossier permet peut-être de discerner les conflits culturels et langagiers qui continuent d'agiter le monde de l'an Mil. Il confirme en tous les cas que la naissance d'une littérature romane, tant religieuse que profane, n'allait pas de soi.

Retrouver cet autre aspect de la parole soulève le problème connexe des rapports entre la langue latine, écrite et parlée (mais non naturelle) et la langue romane, parlée (non artificielle), mais à peine écrite vers 950-1050<sup>45</sup>. Je profite de cette communication pour appeler l'attention sur un préjugé souvent présent, même de manière implicite, chez les rares linguistes diachroniciens qui lisent les chartes<sup>46</sup>. Il existe en effet une illusion sur les apports linguistiques que peuvent offrir ces dernières. Si elles laissent souvent filtrer l'oralité réelle, elles masquent aussi une partie du diasystème de la langue vivante. À côté de formules stéréotypées, éventuellement complexes, elles étirent d'interminables énumérations qui mettent arbitrairement en valeur les aspects les plus simplificateurs de la langue réelle. Les chartes écrites en un latin parfois archaïsant, parfois évolutif, et parfois déjà para-roman, sont toutes construites sur le modèle d'une espèce de parler notarial : les formules glacées latinisantes paraissent forcément savantes ; les alignements énumérateurs forcément populaires<sup>47</sup>. On conclut arbitrairement de

---

ce sens que *rustici*. Après la distinction culturelle globale *litterati* // *illitterati* (*rustici*) du début, nous avons une opposition sociale *clerici*, {*seniores*} // *rusticani*, {*serui*}. Toutefois l'adjectif *incompositas* appartient aux catégories traditionnelles de la grammaire (et de la liturgie) : ces chants ne sont canoniques ni par leur langue, ni par leur formalisme religieux.

<sup>44</sup>. Les *cantationes* en roman, ici donc en occitan, seraient recevables si elles étaient non pas *incompositae*, mais *compositae*.

<sup>45</sup>. Par "à peine écrite", j'entends que sa forme orale, même quand son phrasé est à peu près respecté dans le texte, est encore la plupart du temps habillée "à la latine". Par définition une langue naturelle commence d'être écrite dans sa spécificité lorsque le scripteur cherche à mettre en valeur sa différence articulatoire par rapport à la tradition orthographique latine. C'est ce que les philologues nomment une *scripta*.

<sup>46</sup>. On trouve une liste commode des voies d'accès à ces chartes, ainsi que des éléments bibliographiques assortis de commentaires précieux dans O. GUYOTJEANNIN, *Les sources de l'histoire médiévales*, Paris, 1998, notamment p. 41-52, p. 105-106, p. 176-181.

<sup>47</sup>. On verra quelques exemples en se reportant à L. BESZARD, *La langue des formules de Sens*, Paris, 1910 ; R. FALKOWSKI, *Studien zur Sprache der Merowingerdiplome*, in *Archiv für Diplomatik*, t. 17, 1971, p. 1-125 ; W. LANGE, *Philologische Studien zur Latinität*



cette pauvreté syntaxique à la pauvreté de la langue parlée<sup>48</sup>. En soi, cette conclusion relève d'une confusion difficilement évitable entre le style requis par le genre d'un document et la langue disponible en dehors de cette réalisation-là. À côté de cette critique de principe, les commentateurs auraient pu être plus sensibles à des contre-exemples, finalement assez nombreux. Il arrive que des diplômes de haute volée recèlent de beaux échantillons de phrasé roman complexe masqués sous le vêtement graphique latin<sup>49</sup>. Au moment où émerge une *scripta* occitane dans des serments féodaux, le phrasé des énoncés peut être remarquablement enchevêtré<sup>50</sup>. Tout ceci invite à adopter une attitude prudente dans l'étude du fonctionnement de la parole en l'an Mil, parce qu'il faut absolument éviter de confondre l'élémentarité induite par un type de document avec la supposée simplicité de la parole vivante commune<sup>51</sup>.

Effectivement, l'impression est totalement différente lorsque l'on se tourne vers la langue des grands textes littéraires romans. Ceux-ci déploient souvent une densité, une complexité, et une tension exceptionnelles. Ils relèvent d'une *romanitas maior* qui révèle, à qui veut bien regarder, le véritable diasystème de la langue vivante. Celui-ci déborde toujours les descriptions réductrices des grammaires historiques. On peut ainsi détecter dans les textes écrits en roman la présence d'énoncés remontant à un état de langue archaïque, correspondant au déploiement du diasystème en protoroman des VIII<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècles, lui-même si proche encore du diasystème de la latinophonie tardive. J'en propose trois exemples.

---

*westhispanischen Privaturkunden des 9-12 Jahrhunderts*, Leyde, 1966 etc... Il faudrait y ajouter les commentaires sur les *ostraka*, les amulettes, les ardoises, tous documents dont le genre même présuppose une certaine élémentarité indépendante des structures de la langue.

<sup>48</sup>. Je citerai à titre d'exemple des études par ailleurs intéressantes comme celles de G. SANGA, S. BAGGIO, *Sul volgare in età longobarda*, in E. BANFI (éd.), *Italia settentrionale : croce dei idiomi romanzi*, Tübingen, 1995, p. 247-260, ou de S. LAZARD, *Quel sens donner à la variation de l'ordre des mots dans la Theodoriciana ?*, in R. LORENZO (éd.), *Actas do XIX congresso internacional de lingüística e Filologia romanicas*, t. 5, A Coruña, 1993, p. 699-709 ; ID., *Indices de la langue parlée à Ravenne au VI<sup>e</sup> siècle à travers le témoignage des chartes*, in J. HERMAN, J. WÜEST (éd.), *La fragmentation linguistique de la Romania, Actes du XX<sup>e</sup> congrès de ling. et phil. rom.*, t. 2, 1993, Tübingen, p. 392-401.

<sup>49</sup>. On en trouvera des échantillons éclairants dans la vaste enquête de HK KORTÜM, *Zur päpstlichen Urkundensprache im frühen Mittelalter. Die päpstlichen Privilegien 896-1046*, Sigmaringen, 1995, p. 62, p. 250.

<sup>50</sup>. On en trouve des exemples significatifs dans les travaux d'H. DEBAX, *Les serments de Lautrec : redactions et reconsidération*, in *Annales du Midi*, t. 109, 1997, p. 467-480, & *Vers une nouvelle scripta juridique occitane : la langue des serments languedociens du XI<sup>e</sup> siècle*, in M. BANNIARD (éd.), *Langages et peuples d'Europe, Cristallisation des identités romanes et germaniques (VII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles)*, Conques, 2001, p. 67-77.

<sup>51</sup>. D'instructives analyses en ce sens sont proposées du point de vue de la linguistique générale par S. PINKER, *The Language Instinct*, Londres-New-York, 1994. Cet auteur montre tant en théorie qu'en pratique comment le langage en soi (le système de la parole), indépendamment de tout tri culturel, est un objet très complexe à tous niveaux (conception/émission/réception).

A] \*\* *Saint Léger* (vers 950)<sup>52</sup> :

Le phrasé poétique intense génère un énoncé à la syntaxe très compacte :

*Ab u magistre sempre.l mist//  
qui lo doist bien de ciel savier//  
don Deu servir par bona fied* (v. 22-24)

"Il le plaça auprès d'un maître // pour être instruit parfaitement en religion // et par suite servir Dieu dans la vraie foi".

B] \*\* *Cançon de Sancta Fide* (vers 1000)<sup>53</sup> :

Là aussi, la langue en *romanitas maior* indique l'existence d'un diasystème complexe :

*Lo seinner d'aqesta ciudad//  
Ag granz honors ab ampledad//  
Parti.ss qant pog, d'aquel peccad//  
E amed Deu fort, a celad//  
Audirez qo.ll a Deus honrad//  
E quan car aver l'a donad ://* [v. 65-70]

"Le seigneur de cette cité disposait de puissants domaines largement étendus. Il se sépara autant qu'il le put de cet état de péché et se mit à aimer Dieu avec force en secret. Vous entendrez que Dieu l'a récompensé et combien précieux fut le bien dont il lui a remis le don".

C] \*\* *Raoul de Cambrai* (vers 1100)<sup>54</sup> :

Cette extraordinaire chanson de geste contient des blocs énonciatifs archaïques qui renvoient à des traits de langue vivant deux ou trois siècles plus tôt et encore maintenus en synchronie dans un diasystème plus large qu'on ne l'aurait cru<sup>55</sup>.

---

<sup>52</sup>. On verra sur ce si ancien monument roman les pertinentes remarques de D'AS AVALLE, *Monumenti prefranciani : il sermone di Valenciennes e il Sant Lethgier*, Turin, 1967.

<sup>53</sup>. Je me suis servi de l'édition et de la riche introduction d'E. HÖPFNER, P. ALFARIC, *La chanson de sainte Foy*, Strasbourg/ Gap, 1926. Le commentaire engage une intéressante discussion sur le rapport entre la langue d'origine, le latin d'une *Vita* (souvent discernable), cette langue poétique (quoique naturelle, elle est savante) et la langue des destinataires (le très vieil occitan).

<sup>54</sup>. On dispose à présent de l'édition (avec introduction, traduction et notes) de W. KIBLER, Paris, 1996.

<sup>55</sup>. On trouvera un bref commentaire linguistique en ce sens dans M. BANNIARD, *Blocs archaïques dans la syntaxe de Raoul de Cambrai*, in *Champs du Signe*, t. 10, Toulouse, 1999, p.

*Drois empereres, trop feis grand folaiage  
quant ton neveu donnas tel eritaige,  
et d'autrui terre l'onnor et le fieage [v. 718-720].*

"Juste empereur, tu t'es laissé aller à n'importe quoi en faisant cadeau à ton neveu d'un pareil héritage, la garde et la maîtrise d'une terre qui appartient à quelqu'un d'autre".

*Si m'aït Diex qi en la crois fu mis,  
ainc tes enfans ne mal ne bien ne fis [v. 2671-2672]*

"Au nom de Jésus qui fut crucifié, jamais je n'ai eu affaire à tes enfants ni en mal, ni en bien".

Je laisse à d'autres travaux le soin d'analyser en détail les structures que charrient et révèlent ces textes pour tirer quelques leçons de leur présence. D'abord, contrairement aux apparences, cette situation n'est pas propre à l'An Mil. En effet, la littérature latine réelle, poètes en tête, n'existe que parce qu'elle met en oeuvre le diasystème de la latinophonie classique qui déborde très largement les descriptions qu'en donnent nos grammaires, si perfectionnées soient-elles. Ensuite, s'impose la nécessité de périodiser soigneusement l'histoire de la parole. Celle des années 400 (LPT1) n'est pas celle des années 700 (LPT2), ni 1000 (AFC, AOC)... De ce fait, et enfin, au principe du changement langagier se trouve agissante la coexistence apparemment chaotique de structures archaïques (couches anciennes), mémoire du passé ; de structures modernes (couches contemporaines, éventuellement stables), sécurité présente ; et de structures innovantes (couches futures), essais dynamiques.

Il ressort de ce nuancier langagier que la parole vive de la romanophonie charrie encore vers l'An Mil des couches langagières qui entretiennent un rapport relâché, mais réel, avec les modes d'énoncé du latin tardif, voire médiéval. Le latin ecclésial et la parole romane primitive disposent encore de champs d'interférence suffisants pour pouvoir se féconder réciproquement. Les qualifications méprisantes de Bernard ne doivent pas plus nous leurrer que la langue des chartes<sup>56</sup>. Cette constatation rejoint les remarques faites plus haut sur les pans de la morphologie latine restés bien vivants en diachronie longue. Elle signe la répétition d'un mouvement récurrent de l'histoire culturelle : la collectivité des locuteurs invente une langue neuve ; la minorité des intellectuels la reconstruit à son profit pour se démarquer de cette parole "sauvage". Ainsi les textes romans cités ici exploitent-ils les ressources d'une langue qui est le

---

11-19.

<sup>56</sup>. Toutes proportions gardées, les conclusions des philologues modernes étudiant les chartes et les diplômes latins altimédiévaux, voire certaines Vies de saints mérovingiennes, sur l'élémentarité de la langue populaire (ils parlent souvent en fait de..."barbarie") a quelque chose d'aussi injuste que les jugements de l'intellectuel médiéval. L'excuse de ce dernier est qu'il confond norme littéraire latine et norme religieuse orthodoxe.

fruit d'une expérience collective, le danger pour les historiens des langues et des cultures étant de confondre la simplicité souvent réelle des genres populaires avec la prétendue élémentarité de la parole naturelle.

## 5] PAROLE DIFFRACTEE

1. Reconstituer les conditions *in vivo* de la parole en l'an Mil est une entreprise délicate parce que la plupart des travaux disponibles concernent les siècles suivants, et qu'il convient de tenir compte de la spécificité de cette période 950-1050 en évitant de rétroprojeter les données ultérieures sur cette charnière. On peut toutefois conclure raisonnablement que la géographie langagière est désormais plus divisée que trois siècles plus tôt. Les forces centripètes de la latinophonie (héritage impérial) ont été bousculées par le dynamisme centrifuge de la romanophonie.

2. La communication horizontale spontanée est limitée dans le cas des locuteurs disposant de peu de sécurité langagière (*illitterati/ rustici*). La démocratisation horizontale de la communication, conquise au III<sup>e</sup> s., renforcée aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, a continué à fonctionner en vertu de l'élan initial (elle a couru sur son erre) pendant deux ou trois siècles (avec des fluctuations tant temporelles que spatiales), pour se déliter et parvenir à son terme au X<sup>e</sup> siècle, du moins sur l'ancien espace des Gaules. L'Occident est entré dans une phase d'insularisme langagier<sup>57</sup>.

3. Collectivement, c'est un retour à la situation du Haut-Empire où seule l'élite latinophone disposait d'un accès aisé à l'intercompréhension sur de vastes distances. Au X<sup>e</sup> siècle, seuls les locuteurs en état de sécurité langagière (*litterati/ docti*) ont la capacité de surmonter les variations de la romanophonie sans trop se soucier des distances.

4. Le principal obstacle provient des divergences articulatoires (accents, vocalismes, phrasés...) que seuls les membres de l'Eglise accoutumés à leurs propres fluctuations de latinophones artificiels ont la capacité de surmonter sans trop d'appréhension. L'élite des laïcs a

---

<sup>57</sup>. Je considère donc que le délitement de la communication horizontale spontanée s'accomplit ou est accompli vers l'an Mil. La modélisation proposée dans la logique de la sociolinguistique diachronique s'établira suivant la chronologie suivante : 1) 650-750, passage du LPT2 au PF et au POC ; 2) 750-850, délitement de la communication verticale ; 3) 850-950, délitement de la communication horizontale. Naturellement, l'établissement de 3) en Espagne et en Italie doit faire l'objet d'enquêtes spécifiques en tenant compte des différences : il émerge au moins trois langues romanes en Espagne (portugais/ castillan/ catalan). La Catalogne "naît" au X<sup>e</sup> siècle, et l'on sait que les différences sont bien moindres entre l'occitan et le catalan qu'entre ce dernier et le castillan. Quant à l'Italie, sa fragmentation dialectale est très forte en trois termes au moins Nord/ Centre/ Sud, la distance langagière entre les parlers du Nord et ceux du Sud frisant l'opposition non plus intralinguale, mais interlinguale. Cf. M. CORTELAZZO, *Avviamento critico allo studio della dialectologia italiana. Problemi e metodi*, Pise, 1976.

pu très partiellement participer à cette supériorité. La flexibilité langagière fait ainsi partie des privilèges sociaux.

5. La parole collective de l'an Mil est structurée selon un diasystème comportant de nombreux blocs archaïques (lexique, morphologie, syntaxe) qui font perdurer le souvenir d'un état de langue encore proche de certains traits du LPT2. Ces passerelles devraient faciliter en pratique le dialogue vertical entre les détenteurs de la sécurité langagière et les locuteurs privés de ces appuis. Mais la réaction des lettrés face à l'oralité des illettrés fait d'autant plus obstacle à ces échanges qu'elle est associée à une grande méfiance devant la possible association entre l'altérité de la parole naturelle et l'altération de l'enseignement ecclésial.

6. Le désir d'identification de s nouveaux puissants, présents aux alentours de l'An Mil (qu'il s'agisse d'une évolution ou d'une mutation), trouve ainsi une faille langagière où installer leur miroir narcissique : au point de rencontre entre le latin parlé variable de l'élite lettrée et le roman parlé archaïsant maîtrisé par la communauté des locuteurs. L'émergence féodale a aussi envahi la parole<sup>58</sup>.

Fornex 16 5 2000

Explicit Feliciter

---

<sup>58</sup>. L'apparition de l'occitan sous forme écrite dans la prédication a été étudiée par G. HASENOHR, *La prédication aux fidèles dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. L'enseignement des sermons "limousins"*, in *Romania*, t. 116, 1998, p. 34-71. L'auteur présente de nombreuses remarques, accompagnées de riches notes infrapaginales sur le rôle de la communication dans cette émergence. J'ai noté en particulier la suggestion que ces sermons écrits en occitan pouvaient certes aider les prêtres peu doués en latin, mais aussi les prêtres instruits. "Habités à concevoir et énoncer en latin tout discours religieux, ils se seraient trouvés malhabiles à le produire en langue vernaculaire (p. 61)" et ils se seraient donc trouvés soulagés d'avoir un guide immédiatement disponible. Comme on le voit, à côté de critères quantitatifs (savoir/ ne pas savoir) existent des critères qualitatifs (habitude des contacts/ insularisme langagier) qui ressortissent en définitive à la notion de sécurité langagière invoquée ici.

## ABREVIATIONS/ CHRONOLOGIE/ TERMINOLOGIE

**LPC** : Latin Parlé Classique (-200 à +200) ;

**LPT1** : Latin Parlé Tardif de phase 1 (Latin Parlé impérial), III<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles ;

**LPT2** : Latin Parlé Tardif de phase 2, VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup>. s : Latin Parlé Tardif "mérovingien" [en Gaule du Nord] ; LPT "gothique" [en Gaule du Sud] ; LPT "wisigothique" en Espagne ; LPT "lombard" en Italie.

**PR** : Protoroman (VIII<sup>e</sup> s.)

**PF** : Protofrançais

**POC**: Protooccitan

**AFC** : Ancien Français Classique (IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s.)

**AFT** : Ancien Français Tardif (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> s.)

**AOC** : Ancien Occitan Classique

**AOT** : Ancien Occitan Tardif.